

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration : 1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41. Chèques postaux 10-25 366

Fr. 0.60

16 août 1968

3^e année N° 16

CONFÉRENCE D'ÉDUCATEURS : nous sommes responsables de l'avenir du monde



Maillefer

**Philip Vundla, d'Afrique du Sud,
parle de son pays,
des boycotts, de la violence
et de l'avenir de l'Afrique**



Est-ce notre affaire, Mesdames?

Des végétaux et des humains

Réaction devant la civilisation des machines, les dangers atomiques ou simplement la monotonie de la pluie, la mode est aux fleurs. On les voit éclore sur les chemises, dans les cheveux et sur les portières de voitures. On peut même aujourd'hui aller s'acheter un jardin tout fleuri en « prêt-à-porter ». Toutes ces plantes innocentes réussiront-elles à faire fleurir une époque ?

Je m'en suis inquiétée auprès d'une fleuriste bien sûr. J'avais remarqué les arrangements légers, inattendus, pleins d'élan qui sortaient de ses petites mains expertes. Certes il y a derrière l'orientation de chaque brindille les années d'apprentissage chez un des premiers fleuristes de Zurich. Le patron n'aurait jamais laissé sortir du magasin un bouquet qui ne soit absolument parfait ! Quitte à faire et défaire et refaire, mettant deux, trois heures de travail pour un seul arrangement. Et puis, à peine était-ce fini, que « au revoir », le petit chef-d'œuvre partait en des mains inconnues : serait-il par elles bien soigné, apprécié comme il le méritait ?

Mais, avec le temps, on s'aperçoit que l'apprentissage n'est pas tout. « Il n'y a pas de vraie création quand on a une conscience tracassée », me disait-elle. Elle était en train de perdre le goût de son métier et, si elle l'a retrouvé, c'est par le biais pour le moins inattendu de critères moraux absolus (vous savez bien, l'honnêteté, la pureté, l'amour — et j'en passe !). Ceux-là, on a beau essayer de les semer, ils réapparaissent toujours par un bout, et ils ont des effets surprenants puisqu'un style même de fleuriste peut y gagner. Quelquefois je me dis que si les détracteurs actuels de l'Encyclique avaient assez de courage pour tirer les conclusions d'une histoire aussi simple que celle de cette fleuriste, ils auraient une chance de comprendre que si l'humanité est, comme ils disent, tyrannisée par la conscience, ce n'est pas celle-ci qui est en cause, mais plutôt eux-mêmes !

Quoi qu'il en soit, son changement de direction ne s'est borné à lui donner un renouveau d'inspiration personnelle, mais il a vite fait le tour de la maison. Car, depuis qu'elle

a cessé de noyer ses humeurs dans les branches d'asperagus, elle a appris que les humains qui l'entouraient avaient besoin d'elle autant que les végétaux.

C'est si simple et pourtant, faute de cette expérience, nous sommes si nombreuses à nous prendre au mirage d'un changement d'occupation. Une autre jeune femme m'en parlait hier encore. Elle aussi travaille en un lieu qui prête — de l'extérieur du moins — à poésie : je la trouvais au milieu de meubles de styles, porcelaines précieuses, statuettes anciennes. Et figurez-vous que ces objets ne cultivent pas l'harmonie du personnel plus que ne le feraient de vulgaires cartons d'emballage. Elle avait, avant de s'y mettre elle-même, longtemps attendu que *quelqu'un* crée l'ambiance, où les talents de chacun pourraient s'épanouir. Exactement le genre de pieux espoirs qui vous fait courir de place en place, jusqu'à ce que vous ressembliez à un pauvre chardon sec. Même si je suis la plus jeune, la dernière arrivée, la moins lotie, serai-je celle qui prend à cœur les autres ? Question à laquelle on ne répond pas à la légère, car Dieu sait où cela risque de nous mener !

Cela me fait penser à cette directrice d'école qui, pendant des années, avait refusé d'aller au-delà de bonnes relations professionnelles et d'être celle vers qui les maîtresses pourraient se tourner en toute confiance avec leurs problèmes familiaux et personnels. Elle avait un bon diagnostic des faiblesses des unes ou des autres. Elle expliquait, excusait même, à l'occasion, les injustices d'une jeune institutrice par les difficultés conjugales dans lesquelles celle-ci se débattait. Car elle savait que pour passer des explications à la guérison du mal, il faudrait qu'elle-même abaisse les barrières de sa réserve et laisse les autres entrer dans son jardin privé. Faut-il dire que depuis qu'elle a décidé de le faire, ce qu'elle redoutait comme le sacrifice suprême redonne saveur à toute son existence ?

Et si vous êtes d'accord que nous ne pouvons laisser à des fleurettes le soin des hu-

mans tourmentés, n'en concluons pas trop vite qu'une pincée de botanique ménagère n'a pas son mot à dire dans l'harmonie d'une maisonnée ! Alors merci d'avance à la fleuriste et voyons ce qu'elle nous propose.

Jacqueline.

Le bouquet de la quinzaine

Pour aujourd'hui...

Si vous voulez que vos bouquets durent, prenez garde à ces deux questions : la propreté de l'eau et la coupe des tiges.

Changez l'eau de vos bouquets assez souvent, car l'eau sale dépose sur les tiges une sorte de patine qui les empêche de boire. Si vous remarquez cette patine brune à l'intérieur de vos vases, nettoyez-les car elle fait pourrir les fleurs. Vous pouvez utiliser un peu d'eau de Javel si ce ne sont pas des vases de métal, ou y faire tremper une nuit des morceaux de journal ; au matin vous les laverez sans peine.

Si en préparant vos bouquets, vous enlevez toutes les feuilles qui se trouvent sous l'eau, celle-ci restera plus propre et les fleurs ne s'en porteront que mieux.

Quant à la tige, vous savez sans doute qu'elle doit être coupée en biseau pour avoir une surface d'absorption aussi grande que possible. Mais, sauf pour les petites fleurs des champs, ne le faites jamais avec un sécateur ni des ciseaux qui pinceront les tiges et en resserreront les canaux. Utilisez plutôt un couteau de cuisine bien aiguisé.

et pour demain

Cueillez au gré de vos promenades une bonne collection d'herbes, épis, chardons de toutes sortes et de fleurs : pieds d'alouette, grandes fleurs à ombelles (carottes sauvages) par exemple. Vous pouvez même prendre tout simplement des roses.

Enlevez les feuilles. Suspendez par les tiges, en petits bouquets, dans un endroit sec et clair. Vous pourrez, l'hiver prochain, les disposer avec quelques branches vertes de saison (houx, sapin) dans une coupe basse en les piquant dans un morceau de grillage bien calé ou un pique-fleurs.



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

chaux-de-fonds

bâle

L'éducation sur la sellette

Education — nouvelles perspectives — tel était le thème de la conférence qui a réuni à Caux, du 27 juillet au 11 août, 250 enseignants venus de tous les continents. Ce qui faisait l'originalité de cette conférence, devait souligner l'un de ses organisateurs suisses, c'est le fait que, loin d'être confinés entre eux, les enseignants se trouvaient mêlés à plusieurs centaines d'autres personnes présentes à Caux au même moment : des jeunes, des syndicalistes, des industriels. Cela permit aux éducateurs, lors des séances plénières aussi bien que dans des réunions restreintes, de situer leurs expériences et leur pensée dans la perspective des besoins généraux du monde. L'un des participants devait déclarer que c'était la conférence la plus intéressante et la plus fructueuse à laquelle il avait jamais assisté.

Un autre éducateur relevait qu'on n'y avait pas énoncé de théories qui ne soient appuyées sur des expériences concrètes ni passé aucune résolution qui ne soit accompagnée d'un programme d'application précis.

Après les événements dont l'Europe a été le témoin, en mai en particulier, les éducateurs ont pris davantage conscience du lien qui existe entre l'école et la société. Plusieurs exposés substantiels furent présentés dans ce sens, notamment par les professeurs Samuel Roller, de l'Université de Genève, dont on trouvera ci-dessous un résumé, Klaus Bockmühl, qui vient de quitter le poste d'aumônier de l'Université d'Heidelberg, et Erling Förlund, chargé de cours à l'École normale d'Oslo.

Une enseignante suisse résumait ainsi quelques-uns des traits saillants de la conférence :

1) Plusieurs éducateurs ont dû reconnaître qu'avant de pouvoir construire une société nouvelle avec leurs élèves, il leur fallait faire tomber les barrières qui les divisaient parfois... de leurs propres collègues.

2) Les représentants du tiers monde ont apporté une contribution marquante en rappelant notamment que l'instruction, si elle n'est pas accompagnée d'une éducation morale, est sans force devant la corruption et la décadence. « Dans l'école de l'avenir, a dit un orateur, les enfants pourraient apprendre l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour tout aussi normalement qu'ils apprennent à lire et à écrire. En fait, sans ces critères, ils demeurent des illettrés. L'un et l'autre sont nécessaires. »

3) Outre les exposés et les tables-rondes, plusieurs se sont mis au travail pour préparer des livres, des brochures, des films, des pièces de théâtre, des chants qui répondent à ce type d'éducation. En particulier, devant les demandes instantes de pays d'Asie et d'Afrique, des brochures et des livres vont être publiés dans la langue des pays concernés.

Soulignons enfin qu'un rapport sur la conférence sera publié sous peu. D'autre part, les éducateurs ont décidé de mettre sur pied une nouvelle conférence qui aura lieu à Caux du 1er au 11 août 1969.



Joergensen

Le professeur Samuel Roller (à droite) avec M. Werner Stauffacher, professeur à l'Université de Lausanne et M. Fadhil Jamali, de l'Université de Tunis.

En face de la contestation, quelles doivent être les qualités des enseignants ? La conférence du professeur Roller

Professeur de pédagogie expérimentale aux universités de Genève et de Lausanne, ayant vécu aux côtés de ses collègues et de ses étudiants les « journées de juin » où tout l'appareil universitaire fut remis en question dans des assemblées contestatoires, M. Samuel Roller était particulièrement qualifié pour traiter de ce sujet important à la conférence sur l'Education à Caux.

Au cours de son exposé et du dialogue nourri qui suivit, M. Roller s'est efforcé de cerner ce qui doit changer dans les méthodes d'enseignement, et dans les enseignants eux-mêmes, afin de mieux saisir la finalité de la vie universitaire. Le texte complet de ce remarquable exposé paraîtra sous peu.

Voici les principaux points que nous en avons extraits :

* La contestation actuelle, qui doit être saluée comme un acte positif, porte sur la finalité même de l'enseignement universitaire : comment les étudiants peuvent-ils s'assurer de l'authenticité des connaissances du professeur ; quel métier et quelle efficacité sociale leur garantit l'enseignement qu'ils reçoivent ?

* Pourquoi cette contestation ? Les étudiants sont inquiets quant à leur avenir professionnel, et déçus du comportement des adultes. Ils sont à la recherche de robustesse et de clarté intellectuelle, de cohérence morale, de paix dans un monde sur lequel plane la menace de l'holocauste atomique ; ils ont besoin de découvrir le sens de toutes choses.

* La contestation n'est pas nouvelle ; elle est le propre de l'esprit européen qui remet en cause ce qui a été acquis ; elle caractérise toute génération montante. Elle est indispensable, et il est important que les professeurs le sachent, parce qu'ils doivent pouvoir affronter cette contestation de façon positive comme devant un rappel à l'ordre pour leur tâche primordiale « qui est de nous tenir droits et en adultes devant nos élèves ».

* Que doit faire l'enseignant ? Sur le plan professionnel et technique, il doit s'écarter du cours ex cathedra, bien désuet, pour constam-

ment repenser sa matière, se maintenir à jour, « penser devant ses étudiants », afin que ceux-ci apprennent comment faire ce même travail à leur tour. « Il faut vivre avec eux le coude à coude de la recherche avec ses peines et les joies de la découverte ».

Sur le plan social, il est certes important de pouvoir se spécialiser dans sa discipline, mais il est non moins important de garder le contact avec l'ensemble de toutes les disciplines, c'est-à-dire la culture. « D'autre part, le professeur doit se rendre compte qu'en tant qu'intellectuel il ne peut pas demeurer en marge de la société, mais qu'il doit y agir en tant qu'homme. C'est contre cette sorte d'être vide au point de vue humain, d'intellectuel déshumanisé, que nos étudiants s'élèvent à l'heure actuelle. Ceci oblige le professeur à ne pas éluder dans son enseignement certaines considérations d'ordre politique, économique, moral, voire théologique. Il s'agit pour lui de déposer les attributs de sa spécialité pour vivre en homme avec ses étudiants et savoir se déclarer sur les grands problèmes contemporains. C'est un être qui, demeurant humain, fait retentir parmi ses étudiants une voix, et à cet égard, on pourrait presque dire qu'il a quelque chose du prophète ». Il s'agit donc pour lui d'une véritable discipline de

(suite page suivante)

Face à la contestation (suite)

réflexion, de méditation, de recueillement, et pourquoi pas, de prière.

« Mais cette réflexion ne doit pas être celle d'un homme seul, elle a un aspect communautaire. C'est avec nos collègues et ceux d'autres facultés, avec des hommes d'autres secteurs de la vie qu'il faut chercher notre vérité et « faire le point. »

Professeurs - enseignés un couple indissoluble

Malgré ce que certains excités ont pu dire dans la vague de contestation de juin, l'un ne va pas sans l'autre, et ils sont appelés tous deux à faire œuvre commune, à « retrouver un coude à coude fraternel pour une commune marche en avant ». Il y aura tout d'abord la recherche de la volonté commune de préciser le but, un but qui donne à toutes choses sa signification. A quoi cela sert-il ? Quelle sorte de vie, de style de vie pouvons-nous attendre de cela ? Nous avons ensemble à poursuivre ce but, à nous livrer à une quête ininterrompue de la vérité, pour le bien et le service de tous. S'il est vrai que, comme le disait Teilhard de Chardin, « l'union différenciée, et c'est dans la mesure où je m'unis à quelqu'un que je suis le mieux moi-même », ainsi souhaite-t-on que le maître demeure toujours mieux le maître, étant, parmi ses étudiants, le plus âgé, le plus mûr, qui doit continuer à se mûrir, grandissant en humanité, donnant à ses élèves le spectacle d'un mouvement vers une perfection humaine jamais achevée.

« Le maître ainsi reste le maître ; il est un modèle, non pas à imiter terme à terme, mais à contempler dans sa mouvance, afin que, le contemplant, le disciple se trouve animé en sa profondeur ; alors naît et se restaure le respect qui est fait d'autorité et d'amour.

* « J'ai pu sentir dans les pulsations du

cœur de nos étudiants pendant ces dernières semaines qu'ils avaient faim de retrouver devant eux des adultes plus âgés qu'ils puissent respecter ; plus nous voulons être avec eux, mieux nous devons, par la qualité de notre vie, être l'objet de leur respect. Dans cette situation-là, l'étudiant peut demeurer joyeusement lui-même parce que le professeur, par son attitude, doit lui permettre de réaliser le projet d'accomplissement de sa destinée. »

La rentrée d'octobre

« Une date qui doit être marquée d'une réussite, le départ d'un nouveau travail dans la vérité, la paix, l'effort, la souffrance parfois, et dans l'amour des hommes. Il s'agit de se conformer aux exigences du courant de vie et de l'Esprit qui veut que nous mûrissant nous nous créions perpétuellement nous-mêmes, et qu'ainsi nous transformions le monde avec nous. Le changement est désormais notre destin. »

* C'est le mérite de Jean Piaget d'avoir montré que si l'intelligence était quelque chose qui se construit, le sens moral est aussi quelque chose qui se construit grâce à l'expérience intensément vécue, dès la petite enfance, de la vie communautaire.

L'esprit critique — si splendidement français — prend parfois un caractère corrosif. On met entre les mains de l'étudiant de l'acide sulfurique qu'on répand sur toutes choses pour en évaluer la valeur, et on se trouve très fort quand on a tout démolé. De l'esprit critique, il en faut, c'est-à-dire de la lucidité et la volonté d'y voir clair. Mais ce qu'il faut faire avant tout, c'est d'aider les jeunes à découvrir leur vocation, le sens de la vie, à se construire une échelle de valeurs, un ensemble de normes bien structurées qui constitueront sa personnalité et grâce auxquelles il pourra faire de la critique.

— Osez-vous exprimer vos opinions ?

— « Etant donné ce que je suis, je ne peux pas m'empêcher de philosopher un peu et il m'arrive chaque année d'essayer de situer ma discipline par rapport au but que j'assigne à l'éducation et je suis bien obligé de composer devant mes yeux, et ceux de mes élèves, le portrait de l'homme que l'on veut former. Voici les propos que je tiens à mes étudiants. Je vais vous tracer le portrait que je me suis donné à moi-même de l'homme et puis, je vous prie d'être spectateur. Si mon portrait vous plaît et vous intéresse, vous pourrez le prendre et le faire vôtre. S'il n'y a qu'une partie du portrait qui vous plaît, prenez cette partie, faites le reste ; si rien ne vous plaît chez moi et que vous me trouviez odieux dans mes propos, tant mieux, l'essentiel c'est que vous, vous vous recomposiez à votre propre usage un portrait de l'homme qui vous satisfasse. C'est ainsi que j'essaie de ne pas les endoctriner. »

Conversation à bâtons rompus avec le Métropolitite des Indes

Mgr Lakdasa de Mel, évêque de Calcutta et Métropolitite des Indes, est cinghalais. Sa « paroisse » couvre l'Inde, le Pakistan, Ceylan et la Birmanie. C'est dire qu'il ne peut ignorer aucun des problèmes qui se posent à cette vaste section de l'humanité. A Upsal, Mgr de Mel présidait la section II qui traitait du renouveau de l'action missionnaire des Eglises. A cette occasion deux de nos collaborateurs ont eu l'occasion de s'entretenir avec lui et nous ont rapporté ses propos.

Sur l'aide économique

S'il est vrai que certaines nations nous envoient de l'aide dans un but désintéressé, désireuses de réparer certaines de leurs actions passées, beaucoup d'autres nous envoient une aide qui n'est pas tellement désintéressée, il faut bien le dire, et qui couvre des mobiles commerciaux évidents. Nous aimerions bien que l'Occident parle davantage de sacrifice. Un pour cent du produit national brut ne représente pas grand-chose pour vous, mais pour nous c'est une grande richesse.

Ensuite, quand on parle d'aide apportée « sans conditions », j'aimerais pourtant qu'on ajoute qu'il y a des conditions attachées à la conscience de celui qui la reçoit. En Inde, ou ailleurs, nous devons vraiment nous assurer que tout ce que nous recevons atteigne bien les destinataires, sans qu'il y ait corruption.

Sur les visites de responsables syndicalistes européens

Nous connaissons beaucoup de difficultés en Inde dans les rapports entre partenaires sociaux dans l'industrie. Ce n'est pas toujours la faute de nos syndicalistes. Ces questions sont nouvelles pour nous. Quand des responsables syndicaux viennent nous voir et qu'ils nous parlent des expériences réalisées en Europe dans le domaine des discussions paritaires, nos propres responsables syndicalistes en profitent ; cela les aide à se développer. Les syndicalistes envoyés par le Réarmement moral en Inde l'hiver dernier sont venus dans un esprit d'amitié, souvent aux prix de grands sacrifices, et cela ne peut que développer l'esprit de camaraderie dans nos propres rangs. Je crois que la même expérience pourrait se faire auprès de certains de nos industriels qui ont aussi besoin de cette éducation-là.

Sur les gens qui veulent résoudre nos problèmes

Nous sommes péniblement conscients de notre misère et de nos insuffisances. Mais cela ne nous aide pas spécialement de recevoir des hommes qui prétendent tout savoir sur la solution de nos problèmes. Une longue histoire nous a enseigné beaucoup de leçons. Notre capacité de souffrances, notre résistance extraordinaire, la patience infinie de nos pauvres sont au-delà de tout éloge. Nous aimerions qu'on se rende mieux compte que ces qualités existent et qu'on ne doit pas les ignorer sous prétexte qu'elles sont sans rapport avec la situation actuelle. Si l'on veut vivre de la bonne façon il est des choses plus importantes que les techniques modernes.

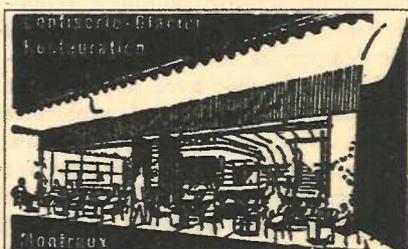
Kramer
frères s.a.
MONTREUX

papeterie

machines et meubles de bureau

auront plaisir à bien vous servir

Montreux - Vevey



Confiserie Stämpfli - Montreux

HOTEL

Les fruits de qualité
Les légumes toujours frais
s'achètent chez

PITTELOUP
CLARENS

Tél. 61 41 41 / 42 / 43

L'Assemblée œcuménique d'Upsal :

Vers de nouveaux styles de vie

Le pasteur Etienne Sordet a été à Upsal le correspondant de Radio suisse romande. Nous lui avons demandé de bien vouloir résumer pour nos lecteurs certains aspects des travaux de l'assemblée œcuménique et nous sommes heureux de publier le texte qu'il nous a adressé.

LA 4^e assemblée du Conseil œcuménique des Eglises a eu lieu, on le sait, du 4 au 19 juillet à Upsal, en Suède. On sait également qu'elle a réuni près de huit cents délégués de toutes les Eglises orthodoxes, protestantes, anglicanes (et vieilles-catholiques) du monde entier, soit des représentants de la moitié de la chrétienté — l'autre moitié étant constituée par l'Eglise de Rome, qui était d'ailleurs présente à Upsal par des observateurs officiels et de nombreux porte-parole qualifiés de la pensée catholique.

Il n'est pas possible, dans l'espace d'un article, de rendre compte d'un pareil événement dans sa totalité. L'assemblée d'Upsal était impressionnante par l'extraordinaire diversité des points de vue représentés et, dans le même temps, par l'intense — et difficile — espérance qui se cherchait là une expression commune.

Plutôt que de survoler seulement les grands faits et les grands thèmes de cette conférence mondiale, on nous permettra de nous attacher ici à l'une des « sections » de l'immense travail accompli à Upsal. La réflexion active et la quête d'une orientation unanime se sont déployées en effet dans six différentes sections : 1. Le Saint-Esprit et la catholicité de l'Eglise. 2. Renouveau de la mission. 3. Développement économique et social. 4. Vers la justice et la paix dans le développement international. 5. Le culte. 6. Vers de nouveaux styles de vie.

Les lecteurs de la « Tribune de Caux » seraient sensibles, à coup sûr, à chacun de ces grands thèmes. Pour centrer ici notre attention, nous avons choisi de présenter les conclusions de la sixième section, intitulée : « Vers de nouveaux styles de vie ».

« Pour être chrétien, il faut être prêt à changer, et à changer le monde. » Ainsi s'ouvre le rapport final de cette dernière section, et les militants du Réarmement moral se retrouveront aussitôt dans une telle affirmation, qui est aussi une invite pressante, un appel d'urgence.

Devant Dieu, quand nous méditons sur sa Révélation par le Christ, nous découvrons toujours à nouveau que nous avons à nous engager dans le monde séculier comme des signes vivants de son Amour. Une réelle disponibilité à autrui, une joie certaine de vivre avec le Ressuscité, une espérance sûre et partagée avec d'autres dans la communauté ecclésiale, nous feront nous ouvrir à la nouveauté d'un monde structuré toujours plus par les acquisitions de la science et ses applications techniques.

Mais, du même coup, nous apercevrons les questions nouvelles et graves qu'il nous faut affronter avec l'ensemble des hommes : différences des générations et de leurs points de vue, pression de la jeunesse sur l'évolution morale et sociale du monde, contestation accélérée des générations d'adultes, remise en question de la légitimité de toute autorité humaine, soucis nouveaux et ennui de vivre du monde riche, soucis immédiats et cruellement matériels du tiers monde, prédominance des Blancs dans le pouvoir universel actuel et racisme latent ou déclaré de toutes nos relations sociales, telles sont les premières prises de conscience dont fait état le document d'Upsal.

Face à ces réalités envahissantes, il faut trouver le moyen personnel et collectif d'une réponse, et déjà de sa recherche concrète et active. Nous citons le rapport final dans l'un de ses paragraphes :

« La manière dont nous utilisons notre temps et notre argent est révélatrice de l'intérêt que nous portons à notre prochain. (...) Les révolutions naissent généralement d'une réaction contre la violence établie, alors que tous les autres moyens de transformer la situation ont été supprimés. (...) Celui qui est en paix avec lui-même, qui ne cherche pas son propre intérêt, mais qui est animé d'une soif intense de justice, celui-là est capable d'apporter la paix aux autres. »

Très importante est la section du rapport final qui traite des relations entre l'homme et la femme dans le mariage et dans la société, dans le travail et dans toute forme de collaboration entre eux.

Le document s'achève sur une interrogation honnête et courageuse au sujet du « style de vie chrétien » : n'en existe-t-il qu'un seul, ou faut-il admettre qu'il y en a plusieurs, selon la société, la situation où l'on se trouve ? Y a-t-il des principes moraux identiques applicables à tous, ou doit-on prendre des décisions morales dans chaque cas concret ?

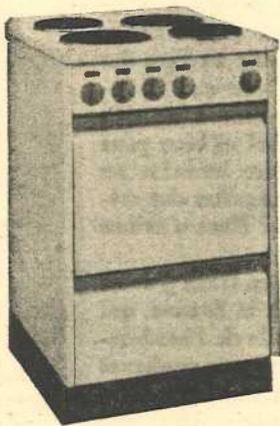
En tout cas, toute décision concrète de l'ordre éthique doit se prendre en relation étroite avec la communauté chrétienne et dans l'étude avec elle de la volonté de Dieu selon le témoignage qu'en rend l'écriture. « La conduite morale de chaque personne peut tirer profit des avis et des critiques des autres, et réciproquement, car nous sommes tous membres les uns des autres. Cela est vrai aussi des Eglises... »

Puis la communauté chrétienne doit se tourner vers la communauté séculière, pour en devenir toujours mieux le levain.

Le rapport rend compte enfin d'une ultime prise de conscience, propre à nous entraîner dans une action réelle : « Un nouveau style de vie ne sera pas produit par des documents, mais par un engagement personnel impliquant qu'on est disposé à modifier l'emploi de son temps, de ses dons et de sa richesse, et même peut-être à offrir sa vie pour l'établissement d'une société plus juste et plus fraternelle. « Celui qui fait toutes choses » nouvelles » nous entraîne à sa suite ».

ETIENNE SORDET

elcalor



elcalor favorite

la cuisinière électrique
répondant aux plus
hautes exigences

Prix dès Fr. 436.—

- plaque ultrarapide **regla**, unique en son genre
- plaque automatique **reglomatic**
- porte du four démontable
- grand four avec gril **infrarouge**

Ce ne sont que quelques-uns des nombreux avantages offerts par la nouvelle cuisinière **elcalor favorite**

Demandez notre documentation complète

Elcalor S. A.

5001 Aarau

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

Comment tout a commencé (II)

par Loudon Hamilton

Le week-end suivant, Frank revint avec les deux étudiants de Cambridge dont il nous avait parlé. J'invitai quelques camarades à venir discuter avec eux dans ma chambre. Je me demandais bien ce qui allait en sortir.

J'en attendais six, il en vint douze — et de ceux en qui je n'aurais jamais soupçonné le moindre intérêt pour ce genre de discussion. Si l'un ou l'autre allait à l'église, cela ne se voyait pas à leur comportement en semaine !

Le plus naturellement du monde, les types de Cambridge racontèrent leurs premiers contacts avec Frank. Il gagnèrent d'emblée la confiance de tous, car il était évident que c'était du réel. Leur sincérité coupait court à la controverse. L'un, Bob, me semblait avoir tout ce qu'on peut désirer : grand sportif, personnalité attachante, il était brillant et populaire. Je ne voyais pas en quoi il aurait eu besoin de changer, mais son histoire, racontée avec humour et discrétion, n'était que trop explicite.

L'autre s'appelait Murray et se chauffait d'un tout autre bois. Il avait été officier dans le même régiment que moi. Venant d'une famille très H.S.P., c'était le genre de chrétien qu'on ne réussit jamais à saouler, mais qui lui ne réussit jamais à modérer les autres ! Le genre d'homme à respecter et à ... éviter.

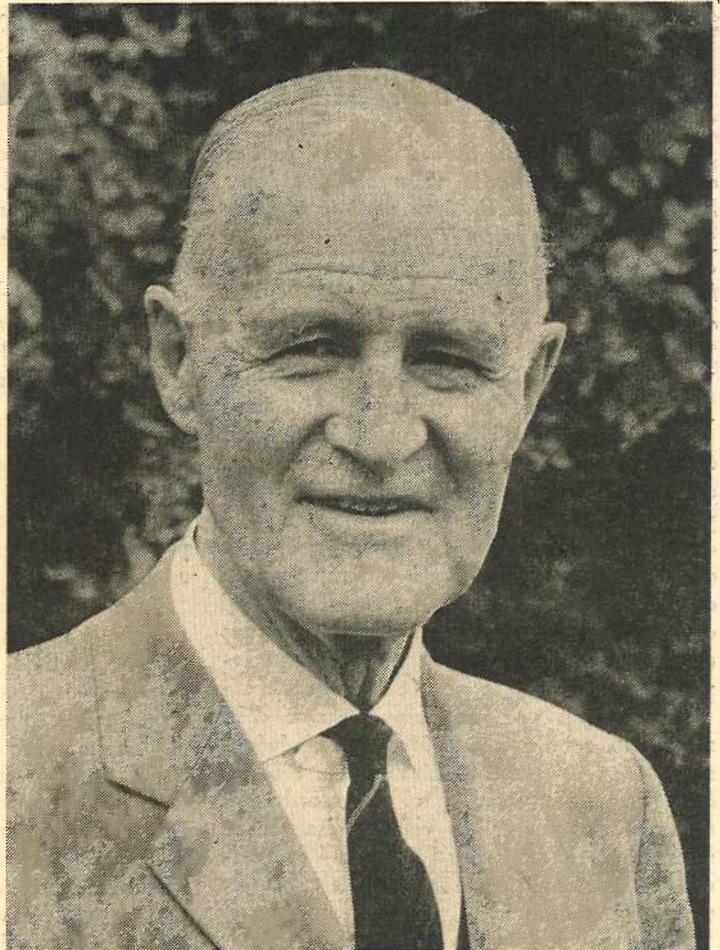
Après la discussion, je demandai en privé à Murray comment lui, chrétien de longue date, pouvait parler de changement. « J'ai toujours connu le Christ, répondit-il, mais je n'ai jamais su venir en aide à ceux qui font le zigoto comme toi. » Après cela, je ne lui ai plus rien demandé !

Ces rencontres firent boule de neige. Il y avait de l'aventure dans l'air. Des étudiants que je connaissais à peine venaient frapper à ma porte et demander ce qui se passait. Sous des airs qui se voulaient neutres, sinon hostiles, se cachait plus qu'une simple curiosité. Nous avions tous été forcés de réfléchir, de voir en face des choses que nous souhaitions oublier. Et personne n'aime ça ! Philosophes en herbe, nous mettions notre point d'honneur à ne rien prendre pour acquit. Mais en fait nous prenions bel et bien pour acquit qu'il n'y avait point de Dieu, que la nature humaine ne pouvait pas changer, qu'il était impossible de vivre selon des critères moraux. Et comment aurions-nous pu y croire ? Nous n'avions jamais essayé !

J'avais été élevé dans une famille où l'on croyait en Dieu. J'avais dix-neuf ans au moment de la première bataille de la Somme, qui dura de juillet à novembre 1916, vingt ans pour celle de Passchendaele, en 1917. Dans la Somme, les troupes britanniques perdirent en vingt-et-une semaines plus de quatre cent dix mille hommes, soit presque vingt mille par semaine. A Passchendaele, deux cent quarante-cinq mille hommes en quinze semaines, soit seize mille par semaine.

C'étaient souvent les meilleurs qui tombaient, et peut-être pour rien. Les souffrances, la cruauté, la monotonie aussi n'avaient pas de fin. J'essayais bien d'y voir la main de Dieu, mais en vain. Une nuit, pendant la bataille de Passchendaele, je levai le poing contre les étoiles, en injuriant le Dieu qui permettait de telles choses. Cette nuit-là, ma foi mourut, pour toujours pensais-je. Ce n'est que bien des années plus tard que je compris que ces tragédies sont un produit direct de l'obstination avec laquelle l'homme refuse de vivre selon Dieu.

Le récit de M. Hamilton paraîtra incessamment sous forme de brochure dans la collection des Cahiers de la Tribune de Caux. On peut la commander à la Librairie de Caux, au prix de Fr. 1.—.



Maillefer

Juin 1921 marqua la fin de nos études. J'allais commencer en septembre à enseigner à Eton. Entre-temps, Bob et Murray nous invitèrent pour un week-end à Cambridge avec Frank Buchman.

Parfois d'importantes décisions dépendent de petits détails, et ce fut le cas. Je n'avais pas de quoi me payer un week-end à Cambridge. Or par le même courrier que l'invitation, je reçus un billet de cinq livres d'une tante. Pour elle, cinq livres représentaient une somme importante. Elle n'avait jamais fait semblable geste — et ne le refit jamais. Ce cadeau me décida à aller à Cambridge pour ce premier week-end d'août. J'étais loin de me douter de ce qui m'attendait.

Le premier soir, autour de la table, régna une animation qui n'était pas dépourvue d'interrogation : nous ne savions trop ce que nous attendions. En tout cas, point de cette retenue britannique par laquelle on ne s'adresse la parole qu'une fois dûment présentés les uns aux autres !

Nous étions tous dans les vingt à vingt-cinq ans. Une trentaine peut-être, mais d'autres s'ajoutèrent au fil du week-end. Il y avait là des sportifs éminents, des rameurs d'Eton, un président de l'Union d'Oxford, des lauréats de l'une ou l'autre université, des officiers de la marine, des Indiens, un Chinois.

Parmi les plus âgés, un colonel du Département de la guerre, un député et un avocat américain. Celui-ci avait quelque peu forcé la dose en célébrant avec le député la réussite d'une négociation délicate. En débarquant à Cambridge, ils avaient fait halte en un lieu appelé Crémérie — où l'on sert autre chose que de la crème — aussi étaient-ils d'humeur fort joviale.

Le dîner terminé, nous nous sommes installés dans les bons fauteuils de la salle voisine, en cercle, attendant. Buchman eut le culot de commencer par nous faire réciter à tous nos noms et qualités. Chacun fut bref. Vint le tour de nos deux compères. Ils se montrèrent prolixes. Le député raconta en long et en large pourquoi il était venu, puis l'avocat se lança dans un abondant panegyrique de l'Amérique glorieuse. « Et vous savez, déclama-t-il, nous avons de si hautes montagnes que si vous grimpez au sommet vous pouvez chatouiller la plante des pieds des anges. » Il ne précisa pas le but de l'exercice, mais disons que son discours contribua à créer l'ambiance !

Frank Buchman raconta alors l'histoire de son ami Bill Pickle de l'Université de Pennsylvanie, où il avait été sept ans professeur. Le climat y était déplorable, les résultats scolaires aussi maigres

que le bilan sportif. Seul l'alcool y fleurissait — grâce aux bons offices de Bill Pickle. Et quand celui-ci changea, c'est tout l'université qui changea.

L'histoire était racontée avec tant d'humour et de vérité qu'une heure et demie passèrent en un clin d'œil. La similitude avec nos expériences était frappante. Pour la première fois, les principes moraux n'étaient pas rébarbatifs, ils semblaient même servir à quelque chose. Après quoi tous dormirent sur leurs deux oreilles — tous sauf l'avocat.

En effet, trois participants venaient encore d'arriver d'Amérique. Parmi eux, l'avocat avait reconnu le meilleur ami de son fils qui était tombé en France. C'était comme s'il se retrouvait face à face avec son fils. Il était devenu blanc comme un linge. Il passa une partie de la nuit à parler avec le député du changement dont tous deux sentaient maintenant le besoin.

Le lendemain matin nous rassembla dans l'attente de ce qui allait venir. Ceux qui connaissaient déjà Buchman parlèrent. Lui-même dit très peu. Pour répondre aux questions qui fusaient, il demandait toujours à l'un ou l'autre de raconter sa propre expérience sur le sujet. Il n'y eut ni théorie, ni sermon. Les faits répondaient aux arguments. La balle rebondissait avec adresse vers celui qui l'avait lancée. C'était passionnant.

Le thème de la matinée était : que pourrait devenir notre monde si les hommes changeaient ? Discussions animées, éclats de rire, riches silences aussi. Vers la fin, Murray raconta comment l'on peut commencer à changer. Cela m'énerma de me sentir tout à coup inconfortable, sans savoir pourquoi.

Au fur et à mesure que les heures passaient, il devenait évident qu'il fallait aboutir à une décision. Personne n'avait tenté de nous dicter quoi faire. Nous étions libres de choisir ; mais quelque chose me disait que c'était le choix le plus important de ma vie. A plus d'une reprise pendant le week-end, je m'étais vu reflété dans les expériences que d'autres racontaient et l'image ne m'avait pas fait plaisir. J'en avais assez entendu pour savoir qu'une nouvelle vie était possible. Je ne voulais en tout cas plus continuer comme avant. Mais quant à me lancer à fond sur les traces de Buchman, j'y regardais à deux fois — encore. Bref, j'étais dans mes petits souliers.

Vint l'après-midi. J'allai jouer au tennis avec trois camarades. Tout en maniant la raquette, je décidai qu'aussitôt le jeu terminé je leur dirai absolument tout ce que j'avais pris tant de peine à garder caché jusqu'alors. Je n'osais imaginer ce qu'ils penseraient de moi. Sans doute me tourneraient-ils le dos à jamais.

Je fus le premier étonné et soulagé de m'apercevoir que je n'étais pas seul de mon espèce. Chacun à son tour fut honnête sur lui-même : nous avons tous besoin de changer, nous avons tous besoin d'un sérieux nettoyage. Il n'y avait pas trente-six façons de s'en sortir : nous nous sommes mis à genoux pour ce qui a été ma première vraie prière. Dieu est entré. Mon fardeau a disparu, et avec lui doutes et hésitations. Ce qui comptait désormais, c'était de transmettre ce nouvel esprit vite et loin.

J'avais fait là une simple expérience, comme on en fait tous les jours dans les laboratoires. Le résultat en était miraculeux. Par

exemple, il y avait longtemps que je tenais la pureté pour impossible. De là d'ailleurs venaient mon apathie et mon cynisme. Et ne voilà-t-il pas qu'en deux jours je me trouvais débarrassé d'habitudes invétérées, avec des pensées propres et une langue propre. Jamais je n'aurais pu y arriver par mes propres efforts. C'est toute ma vie qui prenait une signification et une direction nouvelles.

De façon différente, mais pour presque tous, ce week-end apporta une expérience chrétienne fondamentale. Pour moi, le Christ devint non seulement une réalité vivante, mais une nécessité impérieuse. Des vérités de mon enfance prirent corps pour former mon bagage personnel. Je connaissais maintenant la force qui vient du pardon ; l'insurmontable barrière qui m'avait séparé de Dieu n'existait plus. « Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur. » Oui, c'était la clef, et j'étais libre. Dans ce genre d'expérience, le mérite n'entre pas en ligne de compte, il ne s'agit que d'un don. Si un vieux tronc enlisé dans la vase est soulevé par la marée et jeté vers l'océan, il n'y est pas pour grand-chose, mais à lui alors de lever la voile et de voguer.

Bientôt nous fûmes tout un groupe de jeunes qui avaient fait des expériences similaires, prêts à se battre en dépit de tous les qu'en dira-t-on. Si cela avait commencé par des expériences personnelles, cela n'allait pas s'arrêter là. Dans la situation d'après-guerre, la nécessité d'un nouvel esprit était l'évidence même. Celui que nous avions trouvé était d'application universelle. A nous donc de multiplier nos effectifs.

Bientôt la vague de changements fut telle à Oxford qu'on entendit un prédicateur remercier Dieu en chaire de l'illumination que connaissait notre université. Un peu plus tard, le directeur d'un des collèges me demanda de venir continuer le travail commencé par Buchman. Il m'offrait gîte et couvert, mais pas de salaire. J'acceptai.

Pendant les quinze années qui suivirent, Oxford fut notre centre mondial. L'intérêt grandissait et des invitations venaient de tous les pays. Il nous arriva d'avoir jusqu'à dix mille personnes pendant les vacances d'été — et avec un peu plus de lits, nous en aurions eu plus encore ! On commença à parler de nous comme du Groupe d'Oxford, et plus tard du Réarmement moral.

J'ai soixante-dix ans maintenant et je vois à nouveau monter une génération de cyniques et de rebelles. Mais il y a quelque chose de différent dans le monde. Si le cynisme n'a rien d'inédit, il est un élément aujourd'hui qui n'était qu'embryon alors : ce que nous avons commencé il y a cinquante ans a fait le tour du monde et surpasse ou déjoue les forces de destruction.

J'ai entendu Frank Buchman citer ce proverbe chinois : « Si vous voulez prévoir pour une année, plantez du blé ; trente ans, plantez des arbres ; pour cent ans, plantez des hommes ». Ces hommes, ces femmes, voilà l'avenir. Ils sont en marche et leur nombre va grandissant.

Leur programme n'a pas varié depuis le premier jour. Il se résume par les dernières paroles prononcées par Frank Buchman avant sa mort : « Je veux voir le monde gouverné par des hommes gouvernés par Dieu. Pourquoi Dieu ne dirigerait-il pas le monde entier ? ».

Roman Mayer

Montres suisses
de qualité

PATEK PHILIPPE

OMEGA

TISSOT

Magasin à côté du Casino,
39, avenue du Casino,
Montreux

ALBERT **HELD** & Cie S.A.
MONTREUX

Maison fondée en 1864

Portes insonores — « Accordéon »
Fenêtres bois et bois + métal
Boiseries soignées
Bureaux de direction
Agencements de magasins, de café,
de restaurants, etc.

Just

vous facilite
le travail!

Appelez le dépôt

Just



Lausanne
021-28 07 69



Livraison rapide
à domicile

Philip Vundla : un grand homme d'Afrique

Converser en toute confiance avec un dirigeant noir d'Afrique du Sud n'est pas une occasion qui se présente tous les jours. Il est d'autant plus intéressant d'avoir l'opinion d'un homme qui, depuis 40 ans, a été mêlé aux activités politiques de ce pays.

M. Philip Vundla a été membre du comité exécutif du Congrès national africain. Il a conduit de nombreuses manifestations, notamment lors du déplacement des populations africaines de Sophiatown en 1954. Il est aujourd'hui l'un des représentants élus des bourgs africains de Johannesburg et président de l'Association pour le progrès culturel et éducatif des Africains en Afrique du Sud.

Ce qui frappe d'emblée, c'est un ton totalement exempt d'amertume ; et pourtant sa figure plissée est marquée par des années de souffrances et de luttes : il a fait de la prison, a été laissé pour mort après avoir été attaqué par des rivaux. Il parle librement de son pays, répond de façon réfléchie à toutes les questions, avec une sagesse qui impressionne.

— Que pensez-vous de la situation en Afrique du Sud ?

— La majorité des gens en Afrique du Sud voudraient que la situation change. Il est vrai que certains défendent le « mode de vie sud-africain ». A mon avis, ce mode de vie est dépassé et il doit être changé. Le plus vite sera le mieux. Pour nous tous. Cela aiderait que certaines lois soient supprimées, mais seulement jusqu'à un certain point. En effet, tous nos problèmes sont causés par l'attitude des hommes les uns vis-à-vis des autres et des mesures légales ne pourront pas les résoudre. Regardez les Etats-Unis ; le problème reste entier malgré toutes les lois passées par la Cour suprême. Ce qu'il faut, c'est que les gens changent d'attitude, et cela n'exclut personne !

De par le monde, on a inventé des méthodes pour essayer de faire changer le statu quo en Afrique du Sud. Je ne suis pas d'accord avec toutes les méthodes employées. La vio-



Joergensen

M. Philip Vundla, de Johannesburg.

lence, par exemple. Cela ne résoud rien. Ce qui a été acquis par la violence requièrera davantage de violence pour être maintenu. Quant aux boycotts, j'ai constaté qu'ils font du tort à des gens innocents. Ce sont les plus pauvres de mon pays qui en souffrent alors que ce sont eux que l'on prétend vouloir délivrer. Doit-on sacrifier ces gens ? Je ne le pense pas. Ceux qui veulent tant changer la situation ne comprennent souvent pas que le problème se place sur un plan moral.

— Que pouvons-nous alors faire en Suisse, et en Europe, pour aider à changer la situation en Afrique du Sud ?

— Si les Suisses et les Européens voulaient être assez honnêtes pour reconnaître que eux

aussi ont leurs problèmes et s'ils se mettaient à changer des gens pour les résoudre, cela nous encouragerait à faire de même. Il n'y a pas un seul pays qui n'ait ses problèmes. Ceux-ci sont créés par des hommes. La solution ne peut être apportée que par des hommes qui changent.

— Pensez-vous que l'Afrique du Sud ait quelque chose à offrir au monde ?

— L'Afrique du Sud doit prendre à cœur le développement du continent africain. C'est là l'objectif le plus grand que mon pays puisse poursuivre.

Mais pour cela, il faut des chefs incorruptibles, des dirigeants en qui le peuple puisse avoir confiance. C'est un besoin urgent en Afrique. Conduits par de tels hommes, les pays africains n'auraient plus besoin de recourir aux assassinats et aux coups d'Etat.

Cependant bien du labeur et bien des larmes seront nécessaires avant que nous n'arrivions à donner à notre pays un objectif plus grand. Certains d'entre nous Africains s'imaginent quelque fois que nous pourrions avoir d'un jour à l'autre tout ce que les pays développés ont acquis, et cela sans le moindre effort. Si nous acquerrons l'amour du travail — et ce doit être l'une de nos tâches principales de l'enseigner — nous pourrions exploiter les ressources de notre continent et venir un jour en aide à des moins privilégiés.

On quitte M. Vundla en ayant le sentiment d'avoir rencontré un grand homme de l'Afrique. Il s'élève au-dessus du conflit racial dans lequel certains veulent enfermer son pays. Il refuse de laisser sa personnalité et sa passion être abaissées à ce niveau-là. Loin d'être conditionnée par une politique, sa pensée est celle d'un homme d'Etat qui considère chaque homme comme un être humain, l'Afrique du Sud comme son pays et le continent africain comme sa responsabilité.

Ch. P.

Rencontre internationale

Un congrès international de femmes exerçant une profession ou ayant des responsabilités dans la vie publique se tient à Londres dans la seconde quinzaine d'août. A la demande de plusieurs participantes venues d'outre-mer, une rencontre aura lieu à Caux, les 24 et 25 août, à laquelle les femmes suisses et européennes sont chaleureusement invitées. Le samedi 24, à 11 h. et 17 h., le dimanche 25 à 11 h., plusieurs de ces déléguées prendront la parole à Caux.

A l'affiche du « Théâtre de Caux »

Dimanche 18 août à 15 h. 30, samedis 24 et 31 août à 20 h. 45, mercredi 4 septembre à 20 h. 45

The Vanishing Island (L'île qui disparaît)

comédie musicale de Peter Howard,
musique de Georges Fraser et William Reed

Mardi 20 août à 20 h. 45,
dimanches 25 août et 1^{er} septembre à 14 h. 45,
mardi 3 et samedi 7 septembre à 20 h. 45

Il est permis de se pencher au-dehors

Revue musicale européenne

Lundi 19 août et vendredi 6 septembre à 20 h. 45

The Diplomats (Les Diplomates)

pièce en trois actes de Peter Howard

Jeudi 5 septembre à 14 h. 45

Pitié pour Clémentine

comédie musicale de Jean-Jacques Odier

Jeudi 5 septembre à 20 h. 45

L'Echelle

pièce en un acte de Peter Howard
présentée par une troupe vaudoise

Dimanche 8 septembre à 20 h. 45

Les mimes parisiens

Pierre Byland et Irène Staevs

Réservation des places : tél. (021) 61 42 41